

L'EPHEMERE ET LE PERENNE : GRAVURES SUR ARBRES ET SANCTUAIRES

*Philippe Hameau **

SUMMARY

Rock, water and tree constitute three elements which fix and participate in the sacredness of a place. The devotion often leads to mark stones and trunks on or around important or modest sanctuaries. Rupestrian or parietal, the message persists for a long time but it disappears more quickly when it is marked on a plant. Moreover, do these marks express the same contents independently of the support or are they complementary? Are they different according to their distance from the sanctuary and/ or according to the calendar of the frequentation?

The worship to Marie-Madeleine in Provence attracts a considerable number of believers. Young people call upon its protection in the domains of nuptiality and fertility whereas Compagnons du Devoir visit necessarily their patron saint during their Tour de France. The passing by Saint Maximin's basilica and the route in the forest up to the cave supposed to have sheltered the saint come along with numerous walls, rocks and trees' markings. The analysis concerns here the tree marking, the simplification of messages and their implicit reduction to certain routes and spaces selected for their "loving metaphor".

RIASSUNTO

La roccia, l'acqua e l'albero costituiscono i tre elementi che fissano e partecipano alla sacralità di un luogo. La devozione porta spesso a segnare la pietra e i tronchi sopra o vicino ai santuari, siano essi importanti o più modesti. Quando il segno è rupestre persiste a lungo ma scompare più rapidamente quando il supporto è vegetale. Inoltre, questi segni esprimono lo stesso contenuto indipendentemente dal mezzo o sono complementari? Si diversificano in base alla distanza dal santuario e/o in base al calendario delle visite ad esso? Il culto di Maria Maddalena attira un numero considerevole di fedeli nella media Provenza. I giovani invocano la sua protezione in caso di matrimonio o fertilità mentre i Compagnons du Devoir visitano tassativamente il loro santo patrono durante il Tour de France. La Basilica di Saint-Maximin e il percorso attraverso la foresta fino alla grotta che avrebbe dovuto proteggere il santo sono accompagnati da numerosi segni sulle pareti, sulla roccia e sugli alberi. La nostra attenzione si rivolge alla marcatura degli alberi, allo schematismo dei messaggi e al loro implicito confinamento in determinati percorsi e spazi selezionati per la loro "métaphore amoureuse".

1. DU LOCUS AMOENUS ...

Au milieu du vallon de l'Oule (de la marmite), dans la partie orientale de la commune de Fontaine-de-Vaucluse (Vaucluse), la source homonyme jaillit au fond d'un renforcement rocheux de 8 m de large pour 5 m de profondeur (Fig. 1). Un double muret bas retient l'eau et permet l'abreuvement des moutons et des chèvres. Une bergerie est d'ailleurs encore visible une cinquantaine de mètres en aval. L'endroit contraste avec la garrigue basse environnante par l'ombrage que prodiguent deux grands arbres, un chêne vert et un platane. Il s'agit certainement de deux arbres dont on a favorisé la croissance pour qu'ils entretiennent l'ombre nécessaire aux troupeaux venus s'abreuver. Les lieux sont fréquentés de longue date et pour toutes sortes de raisons. De nombreux patronymes ont été tracés au

* LAPCOS Université Côte d'Azur et ASER (membre de l'IFRAO) - hameau@unice.fr

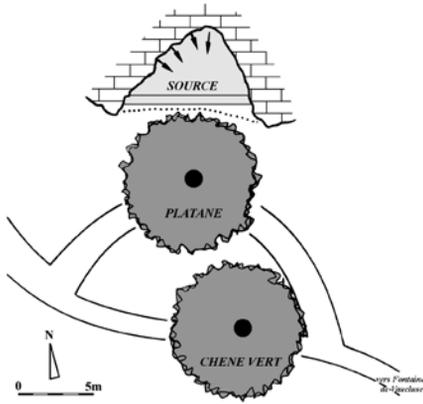


Fig.1 – Plan de la source dite Font de l'Oule (Fontaine-de-Vaucluse)

charbon de bois, à la mine plomb et au bâton de colorant sur la paroi, de part et d'autre du bassin de rétention de l'eau. Le platane lui-même est porteur d'une mention, une seule, un peu différente des autres : à mon père /12.05.2000 / Merci de / m'avoir fait / gitan / am.

La forme et la teneur de ce message sont inédites dans ce contexte. Les autres inscriptions signalent, assez classiquement, le passage de personnes des deux sexes, seules ou en couples. Celle-ci exprime l'appartenance «communautaire» de son auteur mais surtout revêt l'apparence d'un petit ex-voto. Est-il dédié au père du scripteur ou à Dieu, à savoir est-il adressé à une entité terrestre ou céleste ? : il est difficile d'en décider car l'une et l'autre entité auraient

pu présider au statut de cet individu. L'expression « m'a fait » évoque le ressenti par celui-ci d'une transformation culturelle acceptée.

Nous observons simplement qu'il lui a fallu une raison très particulière de vouloir s'exprimer ainsi. Le type du message qu'il donne à lire constitue, pour une telle personne, un engagement dans un processus d'individualisation (POUYETO 2011, p. 77) qui ne lui est pas commun. En effet, Gitans, Manouches, Tziganes, etc., toutes appellations plus ethnicisées qu'ethniques, se défient généralement du monde de l'écrit. Avec ce graffiti, on assiste à une volonté de retour sur soi en même temps qu'un effet de distinction par rapport aux autres passants. L'auteur a choisi un support végétal plutôt que minéral, un platane dont le tronc s'exfolie et qui ne gardera pas longtemps l'inscription dont il est porteur. Il a surtout privilégié un lieu dont la vocation n'est pas simplement pastorale. Il s'agit aussi d'une halte où les passants peuvent profiter d'ombrages conséquents et d'une source quasi-pérenne : un lieu frais, agréable et charmant qui s'apparente à un *locus amoenus*. Ce lieu amène possède pour caractéristiques trois éléments qui sont l'arbre, l'herbe et l'eau. Le site révèle également une autre triade en réunissant l'arbre, le rocher et la source. Il est le « microcosme de pierres, d'eaux et d'arbres » qui, selon M.-H. Froeschlé-Chopard (1995, p. 497), affirme la sacralité d'un lieu. Certes, nul culte n'est associé, à notre connaissance, à la Font de l'Oule. Toutefois, la configuration de cet espace est telle qu'elle a pu conduire le scripteur qui s'y est rendu à exprimer une sorte d'action de grâce en remerciement de sa qualité de gitan.

Sans l'agencement particulier du lieu et le contraste qu'il entretient avec l'espace environnant¹, sans le besoin irrésistible de cette personne à exprimer sa gratitude

¹ Un kilomètre en aval existe un abri avec des peintures schématiques datées du Néolithique (plus quelques gravures et le dessin d'un chasseur armé, d'époque historique), sis au Pas de Sautet qui est une ancienne cascade aménagée aujourd'hui par une rampe soutenue par un mur en pierre sèche (HAMEAU 2010). Cette transformation récente du lieu en fait un abri accessible mais très ordinaire pour ce vallon.

dans un lieu déjà marqué mais en le faisant en marge de l'espace graphique ambiant pour mieux spécifier sa déclaration, sans le media particulier que représente le tronc d'un platane se détachant par feuillets comme les pages d'un carnet, il n'est pas certain que ces lignes auraient été tracées. Les arbres sont ordinairement des supports préservés du graphisme excepté dans le cadre des zones sacrées et/ou destinées aux invocations amoureuses. En dehors de ces zones particulières et/ou de ces raisons de pérenniser des messages, l'arbre, en tant qu'être vivant, est rarement marqué. S'il l'est, souvent pour des raisons officielles (martelage des arbres par l'ONF, signalisation des «arbres en saillies» au bord des routes par la DDE²), le marquage est plus souvent peint que gravé, pour être visible et pour ne pas, à terme, endommager le végétal. En effet, le liber (ou phloème) qui est la partie interne de l'écorce, en contact avec le tronc, est fragile, et sa détérioration peut entraîner la pénétration de parasites. De nos jours, on évite même d'utiliser l'arbre comme support de panneaux signalétiques parce que les dispositifs de fixation restent des éléments préjudiciables à sa santé. Des marquages alternatifs font même leur apparition tel le *yarn bombing*³ qui consiste à habiller les troncs d'arbres de pièces de laine colorée faites au tricot ou au crochet et qui n'ont aucun impact nocif sur ceux-ci. Sous différentes latitudes et en lien avec des croyances diverses, on charge également les arbres de vœux ou de messages de reconnaissance, sous la forme de menus papiers ou morceaux de tissu, portant ou non une mention écrite, accrochés à leurs branches. Ces témoignages restent sans dommage pour les branches si ce n'est parfois leur poids du fait de leur nombre.

Les arbres et autres végétaux dont on a gravé le tronc ou les feuilles sont donc plutôt en lien avec des sanctuaires et/ou des pratiques qui se rapportent aux unions de leurs auteurs, depuis les premières amours jusqu'aux souhaits de nuptialité et de fécondité. Est-ce l'aspect vivant du végétal qui attire la pratique ? Est-ce pour les couples le fait de voir grossir leur message au fil des années comme ils voudraient que croissent leurs sentiments réciproques ? Généralement, seuls sont concernés par ces graffiti les supports végétaux au plus près des zones sacrées. Les mêmes personnes n'hésitent pas à réitérer leur message à chaque passage par le site mais peu d'entre elles avoueraient qu'elles ont inscrit leur nom ou leurs initiales sur un arbre sous peine d'être accusées de vandalisme⁴. Quand il ne s'agit pas des abords d'un sanctuaire, les mêmes graffiti amoureux sont observables dans certains jardins publics, au fond des pelouses bordées d'arbres et qui ne sont pas immédiatement visibles, celles qui parfois servent de cadre pour les photographies réalisées lors des mariages. Bien entendu, les cœurs et les initiales additionnées ou enlacées ne sont pas exclusifs des arbres mais ceux-ci les intègrent souvent dans un lieu particulier qui charme les individus qui le fréquentent. Il n'est pas obligatoire que ce lieu soit vaste ou lointain comme semblent le prouver la font de l'Oule ou les pelouses des jardins publics.

Le marquage des arbres se pratique aussi dans la forêt de la Sainte-Baume

2 ONF : Office National des Forêts, DDE : Direction Départementale de l'Équipement.

3 Littéralement, bombing à l'aide de fibres. On parle aussi de tricot-graffiti ou de tricot urbain.

4 Lors d'un précédent travail au "Jeu de Ballon" entre Le Muy et Roquebrune (Var), nous avons adressé une vingtaine de lettres à des personnes dont nous avons relevé prénoms et patronymes sur les arbres afin de les rencontrer et discuter de leur pratique graphique. Nous n'avons reçu que quatre réponses, toutes négatives. Une personne était même indignée que son nom ait été gravé sur un arbre, entendant par-là qu'elle n'en était pas l'auteure (HAMEAU 2015).



Fig.2 – La Sainte Baume : forêt et falaise. On voit les locaux de l'entrée de la grotte et le Saint Pilon au-dessus de la crête



Fig.3 – La Sainte Baume d'après une gravure de 1570 – d'après Froeschlé-Chopard 1994

(Var), lieu de pèlerinage emblématique de la Provence (Fig. 2). Ce ne sont d'ailleurs pas les seuls actes graphiques qu'on y observe. Le nombre des supports marqués dans ce lieu particulier est tel qu'il semble possible d'ajouter quelques réflexions à celles qui ont été faites précédemment.

2. ... AU LOCUS TERRIBILIS

Si l'aspect des lieux ajoute à la nécessité de s'exprimer par le graphisme, la Sainte-Baume présente assurément des particularités paysagères qu'amplifient l'histoire et les légendes la concernant. L'endroit a sans doute été un lieu de culte depuis la Préhistoire mais les aménagements de la grotte elle-même, depuis le Moyen-Age, ont effacé toutes traces plus anciennes. Deux traditions se superposent pour en faire, à partir du XIII^e siècle⁵, un haut-lieu, au sens d'un espace qui entretient la mémoire collective et la sociabilité : « une concrétion d'espace-temps » (BÉDARD 2006, p. 51). C'est en effet l'époque de la découverte de reliques que l'on attribue à Marie-Madeleine dans la crypte de la basilique de Saint-Maximin. Le culte magdalénien prend d'autant plus d'ampleur que la *Légende dorée* de Jacques de Voragine dote la sainte d'une vie post-évangélique (débarquement en Provence, prédication à Marseille puis retraite dans la Sainte-Baume). La légende veut en effet que Marie-Madeleine se soit retirée pendant trente-trois ans dans la grotte ouverte dans la falaise. L'autre tradition est celle de Maître Jacques qui aurait participé à la construction du temple de Salomon et fondé le compagnonnage, et qui se serait retiré dans le même lieu où il aurait été assassiné puis enterré. A partir du XIII^e siècle, le sanctuaire de Marie-Madeleine est fréquenté par les notables et même les rois et les descriptions du lieu s'accumulent qui le magnifient ou bien en amplifient le caractère inhospitalier. Les pèlerins affluent depuis cette date et les Compagnons y passent lors de leur Tour de France, pour y honorer Marie-Madeleine, leur sainte-patronne.

Les récits de voyageurs oscillent donc entre les aspects attractifs et répulsifs de la forêt de la Sainte-Baume et sa falaise sommitale (Fig. 3). La durée et la pénibilité de l'ascension pour parvenir jusqu'à la grotte puis au Saint-Pilon qui se dresse sur la crête sont un constat unanime. Quand n'existaient pas les marches pour accéder à la grotte, la vire rocheuse qu'il fallait emprunter était étroite et inégale. La montée jusqu'au Saint-Pilon⁶ n'était pas plus aisée. Le voyage lui-même était différemment ressenti selon les périodes de l'année, l'endroit étant ouvert au nord, non protégé du mistral et particulièrement froid en hiver. « ... [Le roi] gravit hardiment la montagne couverte de neige et de glaçons [...] La chevauchée fut si rude que Louis XIV en fut tout mouillé et qu'il fallut lui faire changer de chemise... », relate l'abbé Faillon au sujet du pèlerinage royal de février 1660 (CLÉBERT 1998, p. 109). L'environnement minéral et surtout végétal décontenance de nombreux visiteurs habitués à des bois moins touffus. Ici, la hêtraie soigneusement entretenue et défendue par décrets royaux offre un couvert dense, frais

5 Selon les auteurs qui en parlent, les dates avancées ici peuvent reculer jusqu'au XI^e siècle (revendication des reliques de Marie-Madeleine par Vézelay) mais elles ne sont pas plus hautes. Selon B. Montagnes (2001), la première mention de la grotte comme lieu de culte daterait de 1174 : église *sancte Marie de la Balma*. Il n'est pas explicitement question de Marie-Madeleine.

6 Cette petite chapelle est commandée au sculpteur aixois Audinet Staphani en septembre 1463 et livrée quatre ans plus tard.

à la belle saison mais qui assombrit fortement les accès. « La hêtraie n'est développée que dans un rayon de 1 à 2 km aux alentours de la grotte sacrée. Au sanctuaire religieux correspond un «sanctuaire» végétal qui en fait le plus bel ornement » (LIVET 1965, p. 105). Les Compagnons la nomment le bois «Sans-Pareil». Certains visiteurs ont tendance à idéaliser la forêt, tel cet anonyme, en 1828, qui écrit : « la forêt de la Sainte-Baume a cela de particulier, qu'il y règne pour ainsi dire un printemps continuel par l'aspect avantageux de diverses espèces d'arbres qui conservent leur verdure pendant les quatre saisons de l'année et par la douce température de l'air. »

D'autres pèlerins parlent d'un *locus terribilis* pour exprimer l'effroi ressenti pour parvenir à ce lieu. Le jésuite Jean de Bussièrès écrit en 1649, dans ses « Descriptions poétiques », qu'il s'agit d'un effroyable Mont [qui] s'esleve de la plaine [et] dont le hardy sommet ne se voit qu'avec peine [...] On voit de toutes parts sur ses longues eschines de grands amas de bois, de rochers et d'épines ; du pied jusqu'à la teste il est ceint de forests, cachant sous cet habit ses funestes guerets ; le feuillage pressé rend sa demeure sombre, ne luy donnant du jour que la pâleur d'une ombre [...]. Toutefois, il conclut que l'obscurité, la nuit, l'épouvante, l'horreur y sont objets de joye et non pas de terreur ... » (CLÉBERT 1998, p. 134).

La grotte elle-même est une *concauitas terribilis* par son humidité ambiante, sa pénombre malgré le fait qu'elle soit plus un abri sous-roche qu'une cavité profonde et surtout, à cause de la légende qui voudrait que le lieu ait été infesté de serpents et qu'il ait servi d'antré à un dragon terrifiant avant l'arrivée de Marie-Madeleine. Le dragon fut vaincu par l'archange Michel pour que la sainte puisse s'y installer, indice d'un besoin de christianiser les lieux. L'idée même que Marie-Madeleine y aurait vécu une longue vie de pénitence suffit sans doute à considérer la grotte et ses alentours comme un espace de réclusion et de dérélition. Au contraire d'autres ordres religieux qui pensent la sainte comme une «ermite pénitente», les Chartreux évoquent plutôt la Sainte Baume comme un lieu de suprême félicité. « Le désert de la Sainte-Baume est celui de la rencontre de Dieu » (MONTAGNES 2001, p. 692) ce qui signifie un endroit où l'on mène une vie exempte des nécessités corporelles. Marie-Madeleine serait donc une «ermite orante» retirée sur le seuil du Paradis. Selon les époques et les analyses qu'en font les membres de l'Eglise, Marie-Madeleine est donc soit pécheresse et pénitente, soit contemplative et mystique. En conséquence, les lieux qui l'ont accueillie sont différemment ressentis et qualifiés.

La diversité des émotions est d'autant plus grande que les raisons de visiter les lieux sont plurielles. Dans les récits prévalent l'émerveillement que suscitent ces lieux et un sentiment de dépaysement, c'est-à-dire les effets d'un contact avec une chose inédite, insolite, étrange, à quoi on ne s'attendait pas et qui transporte le visiteur au-delà des frontières de son espace quotidien et même imaginé, voire au-delà de sa simple personne. Le lieu subjective les personnes qui le pratiquent et le vivent en ce sens qu'il les amène à un dépassement d'elles-mêmes puisqu'elles accèdent à l'inconnu. Sur ce registre, le lieu amène et le lieu terrible se ressemblent car ils permettent le dépassement de soi.

Le temps du pèlerinage peut être ressenti comme un déracinement pénible, à la fois découverte de l'ailleurs et découverte de soi : une « longue marche hors de

l'ager humanisé, dans le saltus des sites cosmiques » (BERTRAND 1995, p. 490). Au sujet des compagnons, « la topographie de la Sainte-Baume, l'ascension qui mène de la forêt à la grotte, cette montée qui est aussi descente dans les entrailles de la montagne, en fait sans aucun doute un espace où l'esprit initiatique peut prendre consistance, être agi par les acteurs » (ADELL-GOMBERT 2006, p. 135). Ces sentiments sont toujours d'actualité et lisibles dans le registre que les pèlerins trouvent à la grotte et dans lequel ils consignent leur passage⁷ : « chemin long ... pénible mais qu'importe l'effort ... » juillet 1971 - « au cours de la longue montée vers la grotte ... » mars 1970 - « Souvenir de ce passage entre ciel et terre » (SAMANNI 1995).

La zone est donc sacralisée par le contact de la falaise avec la forêt et par la présence de l'eau, dans la grotte même, sous forme d'une petite source appelée Fontaine de la Pénitence. Son éloignement et la montée pour y parvenir deviennent les épreuves incontournables du pèlerinage et sont conçus comme une élévation spirituelle. Les récits hagiographiques fondent la nécessaire rencontre des hommes avec l'esprit de Marie-Madeleine.

3. LES MOTIVATIONS DU PASSAGE

On prétend que 200.000 pèlerins passent chaque année par la grotte avec une affluence accrue le lundi de Pentecôte, le 22 juillet, fête de Marie-Madeleine (autrefois fin des moissons) et le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Croix. Le terme de pèlerin est abusif aujourd'hui : il s'agit plutôt de visiteurs dont une partie seulement vient dans un but de dévotion. Au vu des dates et des origines de ces visiteurs, deux-tiers d'entre eux viennent de Marseille et de ses environs contre un cinquième seulement en provenance de Toulon. Il semblerait même que les Marseillais affectionnent plutôt le lundi de Pentecôte et que les personnes résidant plus près du site préfèrent le 22 juillet (SAMANNI 1995). Pour le compagnonnage, le nombre ne peut qu'être faible au vu de ces chiffres car tout ouvrier n'est pas et n'était pas obligatoirement Compagnon. Entre 1960 et 1970, 1086 Compagnons seraient passés par la Sainte-Baume (BARRET et GURGAND 1980).

Autrefois, on venait à la Sainte-Baume en espérant trouver l'âme-sœur ou pour solliciter un enfant. Le voyage se faisait surtout aux fêtes de la Pentecôte (PAPON et BARROIS 1780, p. 59) « car, bien que les Pèlerinages de la Sainte-Baume ne soient plus aussi fréquents qu'ils l'étaient autrefois ; il y a peu de personnes parmi le Peuple, qui s'en dispensent la première année de leur mariage : & si ce voyage n'est pas stipulé dans le contrat, il est du moins regardé comme une preuve de la tendresse des époux pour leurs femmes. » On y venait aussi pour des maladies d'yeux dont on espérait la guérison avec l'eau de la grotte miraculeuse. D'autres raisons d'invoquer Marie-Madeleine devaient exister bien sûr mais le sanctuaire est surtout reconnu pour les pouvoirs de la sainte en matière de nuptialité et de fécondité.

Le rapport de Marie-Madeleine avec le compagnonnage est plus complexe et ne se résume pas au fait que le Tour de France doit passer par l'endroit où est

⁷ Il existe en fait deux registres pour les pèlerins dont un pour les personnes de plus de 75 ans. Dans celui-ci, elles valorisent leur "exploit" et sous-entendent que la montée est difficile à un tel âge. Notons qu'un autre registre à destination des Compagnons était disponible, à la grotte, jusque dans les années 1960. Par suite d'une querelle entre sociétés, un registre est désormais consultable à la grotte tandis qu'un autre se trouve à l'hostellerie, en lisière de la hêtraie.



Fig.4 – Le Saint Pilon d’après un dessin de P.Letuain au XXe siècle - d’après Froeschlé-Chopard 1994. Noter les castellets au premier plan

enterré Maître Jacques, figure très effacée au regard de la notoriété de la sainte. Pour les garçons, Marie-Madeleine est initiatrice de la sexualité en tant que « prostituée »⁸, modalité de rapport à l’autre sexe que de nombreux compagnons ont expérimenté pendant leur voyage. Cependant, à la Sainte Baume, « il s’agit, sous l’œil de Marie-Madeleine, de bien finir sa jeunesse et de ritualiser son passage à la maturité » (ADELL-GOMBERT 2006, p. 133) : bref, de « faire une fin », c’est-à-dire d’aborder les questions de la nuptialité et de la procréation⁹. Moins affectés par les changements de leur corps que les filles, les garçons éprouvent plus de difficulté à rendre visible leur progression vers l’âge adulte d’où des stratégies d’ascension et de confrontation au sauvage. Ils ne peuvent réaliser ces passages et ces transformations que par la présence d’un intercesseur. Marie-Madeleine représente cet « être-frontière » parce qu’elle s’est ensauvagée elle-même (FABRE 1986).

4. LES PRATIQUES DU PASSAGE

Couples et hommes seuls passent donc par la Sainte-Baume et matérialisent leurs souhaits d’une transformation sociale par des pratiques diversifiées. Certaines sont tombées en désuétude, d’autres se sont simplement transformées.

En exploitant la desquamation naturelle de la paroi sous l’action de l’humidité,

⁸ En fait, elle n’est une prostituée que dans l’imaginaire populaire. Les évangiles ne la présentent aucunement sous ce statut. Il y est plutôt question d’une “pêcheresse” au sens d’une personne qui ne participerait pas aux tâches ménagères, qui se présenterait aux hommes les cheveux dénoués, etc. Plus intéressée à écouter la parole du Christ qu’à satisfaire aux “obligations sociales” d’une femme de son époque.

⁹ N. Adell-Gombert (2006) rappelle le passage par la Sainte-Baume de trois jeunes hommes en 1843 et qui dirent au gardien de la grotte que « tout homme, du moins en Provence, devait se rendre à la Sainte-Baume avant de s’établir. » Là encore, l’expression exprime bien un désir de changement de statut social.

dité, on récupérait les écailles de roche au niveau du lit de Marie-Madeleine pour les faire infuser dans de l'eau ou du vin avant de boire cette préparation jugée sacrée. De même, les femmes enceintes taillaient rubans ou cordons et les déposaient sur la statue de la sainte puis s'en ceignaient pour faciliter leur accouchement. Enfin, l'eau de la Fontaine de la Pénitence était considérée comme bénite et réputée pour guérir la cécité. L'eau de la grotte est toujours réputée miraculeuse.

Le Saint-Pilon faisait l'objet d'autres rites (Fig. 4). Les jeunes gens édifiaient de petits tas de pierres appelés «castellets» attestant de leur ascension jusqu'au sommet de la falaise mais surtout en lien avec leur espoir d'un conjoint. Les jeunes filles en quête d'un mari agençaient trois cailloux plats de façon à former un triangle et plaçaient un quatrième caillou au centre. Si l'année suivante, le castellet était retrouvé intact, le mari désiré n'était pas loin. La forme du petit tas de pierres édifié par les garçons était un peu différente (peut-être une superposition de cailloux) mais l'oracle était également favorable s'il était toujours debout l'année suivante. Les jeunes époux mariés dans l'année venaient obligatoirement à la Sainte Baume et devaient déposer un caillou près d'un des tas de pierres déjà existants. La négligence de ce rituel pouvait se traduire par la stérilité du couple ou un défaut de tendresse du mari. En fait, ces tas de pierres constituaient le signe matériel de l'accomplissement d'une bonne conduite culturelle. Les visiteurs gagnaient d'ailleurs des indulgences s'ils montaient jusqu'au Saint Pilon et tournaient neuf fois autour de celui-ci en priant, l'épreuve venant de ce que cet édifice est bâti près du vide. Cette circumambulation est signalée dès 1474 (Montagnes 2001). On n'édifie plus de tas de pierres autour du Saint-Pilon, ni dans le reste de la Sainte Baume, mais l'ascension jusqu'à celui-ci reste un défi.

Au départ de la partie la plus dense de la forêt, avant d'entamer la dernière montée, les couples devaient embrasser le tronc du gros chêne qui en matérialisait l'entrée en souhaitant avoir autant d'enfants que les feuilles de l'arbre. Les femmes l'entouraient de leurs bras car pour l'accomplissement des rites de nuptialité et de fécondité, le contact physique avec le sujet ligneux est indispensable¹⁰. Dans les années 1960, ce «gros chêne» est mort mais son tronc d'une circonférence de 8 mètres est resté visible sur place pendant plusieurs années. On expliquait même les échecs en prétendant que les quémandeurs n'avaient peut-être pas embrassé le bon chêne (SEIGNOLLE 1993; ACOVITSIOTI-HAMEAU 2005). Aujourd'hui, on n'enlace plus le tronc des chênes pour avoir des enfants mais des pratiques nouvelles, dites de sylvothérapie, sont apparues localement comme de toucher longuement le tronc des arbres pour un apaisement de sa personne.

De nos jours, les invocations passent plutôt par l'écrit et par le registre des pèlerins. La bénédiction des couples par Marie-Madeleine ou les prières pour la venue d'un enfant¹¹ sont assez fréquentes. Néanmoins, rien ne les distingue des autres «courriers du ciel» (ALBERT-LLORCA 1993) que l'on peut lire dans d'autres sanctuaires et pour d'autres intercesseurs. Les remerciements dans le livre des

10 La Sainte-Baume n'est pas le seul endroit où se pratiquent ces attouchements des arbres à des fins d'enfantement. D'autres arbres du Var restent légendaires pour leur pouvoir lié à la procréation. Souvent, ces arbres présentent deux protubérances qui sont des loupes liées à la cassure ou l'arrachement d'une branche mais que l'on considère comme des testicules ou bien des seins. Ces arbres sont donc pensés comme sexués.

11 On peut lire, par exemple «Faites-moi la joie d'avoir un enfant' » ou même «Faites que nous ayons un beau bébé bien fait, une petite fille avec les yeux bleus de préférence, c'est beaucoup demandé!! L.22/1/90 » (SAMANNI 1995).

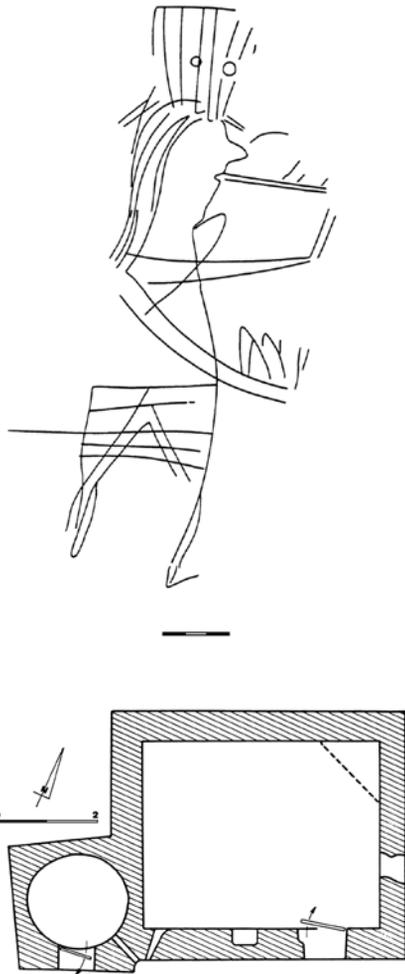


Fig.5 – Graffiti relevé dans un cabanon de Cuges-les-Pins sur l’adret de la Sainte-Baume. Plan du cabanon avec son puits accolé.

Sans-Pareil où ils récupèrent quelques rameaux en guise de souvenir mais surtout, certains d’entre eux inscrivent leur nom derrière les oratoires qui scandent le chemin et qu’ils appellent « autels ». Ce tracé comme preuve de leur passage est appelé « remarque ». Abel Boyer, déjà cité, Compagnon Maréchal Ferrand, écrit qu’il est passé par Saint-Maximin puis est monté à la grotte et jusqu’au Saint-Pilon : « il est environ deux-heures de l’après-midi quand j’ai terminé mon inscription derrière l’un des deux autels qui précèdent le Saint-Pilon et je descends à travers la forêt » (BOYER 1947, p. 140) (Fig. 6). Certaines remarques sont encore visibles, sur les murs de la basilique de Saint-Maximin (Lorrain la franchise 1828 ; Lionnais le Bien aimé compagnon charron le 15 mai 1852, etc.) (MONTENAT et GUIHO-MONTENAT 2009). Sur les

pèlerins ont toutefois un impact sur les fidèles qui les lisent : la preuve que Marie-Madeleine exauce ceux qui la sollicitent.

Traditionnellement, les Compagnons s’habillent pour monter au sanctuaire : costume, chapeau et couleurs. On appelle ainsi les rubans qu’ils portent sur leur chapeau, à la boutonnière ou bien à la ceinture. La manière de les porter singularise la société et le métier. Certaines couleurs sont achetées à Saint-Maximin et marquées à la Sainte-Baume. En 1902, le compagnon Abel Boyer dit Périgord Cœur Loyal, dit avoir acheté des couleurs authentiques pour 8 francs : ces couleurs ont touché la relique de Marie-Madeleine et flotté sur le Saint-Pilon (BARRET et GURGAND 1980). Elles constituent donc des ornements sacrés favorisant le transfert des qualités de la sainte à qui les porte. Elles transcendent le compagnon, le marquent en quelque sorte. L’ascension des compagnons vers la Sainte-Baume, ainsi habillés et ornés, devient une réelle épreuve (Fig. 5).

En arrivant au pied de la falaise, on longe quelques anfractuosités. Deux compagnons qui passent à la Sainte Baume en 1840 jettent quelques pièces dans le gouffre voisin : « rite de compagnonnage » disent-ils. Peut-être est-ce ce petit abri qu’on appelle localement la « grotte aux monnaies ».

Lorsqu’ils redescendent de la grotte, les Compagnons traversent donc le bois



Fig.6 – Remarque d’Abel Boyer (1902) derrière la chapelle des Parisiens

oratoires et derrière la chapelle des Parisiens, ont été gravés des fers à cheval, un têtù, un niveau de maçon, etc., à côté de noms et de millésimes¹². L’objet est métonymique de la profession du graveur, à la fois figuration d’un outil de travail que l’on place sous la protection de Marie-Madeleine, sainte-patronne, et signature de l’individu qui se retranche derrière son corps de métier¹³. Au XIXe siècle, de nombreux graffiti sont tracés au bâton de colorant (mine de plomb ou crayon d’hématite) : ce sont en tout cas les plus anciens dont on dispose.

Les pratiques énumérées ici, qu’elles qu’en soient les motivations, ont été signalées par de nombreux auteurs au titre des réminiscences folkloriques qui affectent parfois encore les sanctuaires. Il existe cependant un autre témoignage des ritualités qui émaillent le passage par la Sainte-Baume, celui du marquage des arbres par les visiteurs. Peut-être l’atteinte au végétal est-elle considérée comme indigne de figurer au nombre des pratiques ordinaires.

5. LE MARQUAGE DES ARBRES

C’est le tronc lisse des hêtres qui attire les visiteurs désireux de les marquer (Fig. 7). Or, des deux principaux chemins qui montent à la grotte et au Saint-Pilon depuis l’hostellerie, le chemin des Roys et celui du Canapé, c’est le second

12 Derrière la chapelle des Parisiens est justement gravé BOYER / 1902 / PERIGOR / CŒUR LOYAL ainsi que MORIN.P.C.M.D.D. / LE SAINTONGE / 1948 et EDELINE.P. / TOURANGEAU / L.F.

13 Pour les signatures liées aux corporations, lire B.Fraenkel (1992).

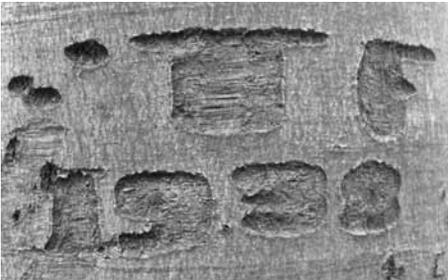


Fig.7 - Un hêtre dont la base du tronc est entièrement couverte d'inscriptions gravées

Fig.8 - Deux cœurs gravés dans l'aubier d'un chêne

Fig.9 - Le plus vieux millésime observé : 1938

Fig.10 - Cœur réalisé par de multiples incisions avec une lame de couteau

Fig.11 - Cœur et prénoms (Agnès et Louis) au contour segmenté

Fig.12 - Initiales dans un cœur transpercé et date

qui est vraiment concerné par la hêtraie, sans être exempt de chênes bien sûr. Le chemin des Roys est à peu près rectiligne et accessible aux engins motorisés destinés à acheminer des matériaux jusqu'au plus près de la falaise ou à ravitailler les religieux. Il est jalonné d'oratoires. La végétation proche du chemin y est essentiellement de chênes ce qui ne signifie pas non plus que les hêtres ne poussent pas à proximité. En revanche, le chemin du Canapé décrit de nombreuses courbes et n'est praticable qu'à pied. Il est scandé par d'innombrables obstacles qui, sans être difficiles à franchir, ralentissent le cheminement : marches dont beaucoup sont devenues très hautes du fait du lessivage du chemin, longs et larges drains transversaux destinés à évacuer l'eau et qu'il faut enjamber, rochers dont certains sont importants et nécessitent un contournement. Certes, de nombreuses haltes sont aménagées sous la forme de bancs en bois souvent réalisés dans des troncs, d'aires plus planes pour que les visiteurs reprennent leur souffle et bien sûr le fameux canapé, rocher tout en longueur et sur lequel on peut s'asseoir. Ce chemin sinue et n'offre que de rares perspectives. Plusieurs diverticules s'en écartent, certains partant vers le chemin des Roys, d'autres n'étant que des sentiers annexes.

Les plus gros troncs sont concernés par le graphisme, tout en bas du chemin du Canapé et surtout dans sa partie haute, avant qu'il ne rejoigne le chemin des Roys, au niveau de la Fontaine de Nans. De même, des hêtres sont souvent marqués au départ des diverticules. En revanche, la partie médiane de ce chemin n'accueille pratiquement aucun graffiti alors que les supports potentiels ne manquent pas. Les chênes du chemin du Canapé ne sont que rarement gravés. Pour l'un d'eux, c'est une cicatrice qui en dévoile l'aubier, lisse et clair, qui est utilisée pour le tracé de deux cœurs (Fig. 8).

Les gravures sont à hauteur d'yeux pour une personne debout ou accroupie devant son support. Certains de ces marquages sont aujourd'hui situés un peu plus haut du fait de la croissance de l'arbre. Ce sont souvent les plus anciens, déduction faite de l'élargissement du trait des lettres (Fig. 9). Les cicatrices des arbres, horizontales ou obliques, servent souvent de guides pour aligner les lettres d'un nom ou pour départager les différents actes graphiques. Plusieurs techniques de gravures existent. Les traits sont réalisés par l'incision de la pointe d'un couteau dans l'écorce et sont réitérés plusieurs fois de façon à approfondir sinon élargir le contour des formes et des lettres (Fig. 10). Les traits peuvent aussi être élargis par excision d'une lamelle d'écorce. Un cartouche dont le centre est entièrement excisé entoure deux initiales. Enfin, quelques traits gravés sont rehaussés de couleur rouge. L'écorce et l'outil employé ne permettent que de tracer des traits droits si bien que beaucoup de lettres fermées sont segmentées (Fig. 11) et que certains cœurs sont approximatifs. Avec le temps, les lettres se dilatent jusqu'à n'être plus lisibles. Quelques lettres sont pattées pour mieux souligner leur officialité : elles ressemblent en cela aux lettres des inscriptions officielles au fronton des bâtiments importants (mairies, églises, écoles, etc.). Les lettres sont de petite taille (moins de 10cm de développement) sauf pour deux lettres B, seules, de très grande dimension.

Le plus ancien millésime observé est 1938, le plus récent 2007, avec un grand nombre de dates dans la décennie 1990. Les mois sont rarement indiqués et ceux qui reviennent sont août et septembre. Les initiales représentent l'essentiel des

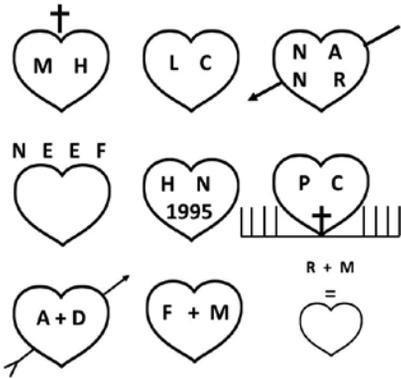


Fig.13 - Plusieurs exemples de cœurs associés à des initiales et autres motifs

Fig.14 - Initiale M sous un possible motif de protection

Fig.15 - Inscription gravée sur une dalle du chemin du Canapé

graffiti et correspondent soit à des groupes prénom et nom, soit à deux prénoms. Les graffiti anciens indiquent des patronymes complets tandis que les plus récents s'en tiennent aux prénoms. Les initiales anciennes sont parfois séparées par des points, les récentes ne le sont pas. Les cœurs sont récurrents, pas toujours bien tracés, incluant des initiales ou associés à celles-ci, traversés ou non d'une flèche ou accompagnés d'une croix latine (Fig. 12 et 13). Il s'agit manifestement d'inscriptions réalisées par des couples dont certains expriment surtout leur désir d'union tandis que d'autres placent concrètement celle-ci sous des auspices chrétiens. Le désir de protection est également manifeste dans deux ensembles d'initiales qui sont placées sous un double trait en angle obtus (Fig. 14). Il s'agit d'un mode

de représentation récurrent sur d'autres sites : le Puits aux Ecritures et la combe de Chenevoye (Engins, Isère) (HAMEAU et VAILLANT 2000, HAMEAU et ROBBES 2014). On a encore un motif en sablier (signe féminin ?), un autre manifestement masculin et un motif en deux V inversés.

Les graffiti sur arbres ne sont pas les seuls qu'on puisse voir sur le chemin du Canapé. Il existe aussi des mentions à la «peinture» verte sur la face horizontale d'un rocher, des grattages de la mousse sur la surface verticale ce certains blocs calcaires, des initiales et des millésimes gravés sur quelques dalles du sol (Fig. 15), des cœurs et des initiales sur des bancs en bois. Colorant vert, mousse, bancs en bois, ces marquages répondent à une ambiance végétale qui semble être la spécificité du chemin du Canapé.

6. LA LIGNE DROITE ET LES DÉTOURS

Tout en haut du chemin du Canapé, 100 mètres avant de rejoindre le chemin des Roys, se dresse un oratoire récemment restauré. Sa niche est remplie de petites pierres (Fig. 16) qui correspondent à une autre pratique de nuptialité : le lancer de cailloux par-dessus l'épaule. Le nombre de jets nécessaires pour atteindre la niche serait censé indiquer le nombre d'années à attendre l'élue de son cœur, cette pratique étant plutôt masculine. Cette coutume connue ailleurs en Provence et qui était tombée en désuétude semble actuellement revivifiée même si elle n'est pas automatiquement accompagnée d'une motivation religieuse¹⁴.

Enfin, pour compléter cette énumération des pratiques liées au mariage, il faut signaler les nombreux ex-voto visibles dans la grotte elle-même, en remerciement des unions qui se sont concrétisées grâce à l'entremise de Marie-Madeleine : plaques de marbre blanc, cœurs en pierre soigneusement polie gravés des prénoms du couple, etc. (Fig. 17) Dans le sanctuaire, les invocations se font pierre.

De l'orée de la forêt à la crête, les ritualités en lien avec la constitution des couples et leur désir d'une postérité, occupent tout l'espace et s'avèrent particulièrement diversifiées. Elles sont en fait des pratiques de transformation sociale, de l'individu apte au mariage ou simplement désireux d'une union jusqu'au couple qui souhaite avoir des enfants. Ce ne sont pas toujours des remerciements mais plutôt des messages d'espoir d'un dénouement heureux car on n'effectue pas cette ascension jusqu'à la Sainte Baume et les épreuves qui l'accompagnent sans imaginer que l'intercesseur qu'est Marie-Madeleine saura plaider votre cause voire exaucera elle-même vos vœux. Le passage des compagnons par la grotte opère de même puisqu'il s'agit souvent de l'ultime étape d'un Tour de France où ceux-ci ont tout expérimenté (apprentissage, découverte de l'Autre, connaissance de la sexualité) avant qu'ils ne fondent un foyer et un atelier. La progression vers la grotte est initiatrice. « La Sainte-Baume, espace d'ensauvagement, apparaît comme un lieu idéal de transformation, de conversion, d'initiation. Les hauteurs qu'il faut atteindre, la forêt qu'il faut traverser et dans laquelle les compagnons peuvent s'attarder pour graver leur nom sont autant d'éléments qui donnent à

14 Nous l'observons de plus en plus pour des oratoires qui traditionnellement n'étaient pas impliqués par cette pratique. Diverses formes du "lancer de cailloux" à des fins de nuptialité existent dans des zones proches de la Sainte Baume (gous des Mariés au départ des gorges du Carami à Mazaugues, oratoires vers Notre Dame d'Inspiration à La Roquebrussanne) (HAMEAU et RIOU 2011). Jeter une pierre dans un lieu consacré pour obtenir protection et secours est un acte courant et ubiquiste.

ces pèlerins d'un jour le sentiment de renaître au terme de l'ascension. » (ADELL-GOMBERT 2006, p. 34). Pour qui la pratique, la Sainte Baume est à la fois lieu de passage et de transformation (HAMEAU 2002).

Ces pratiques engageant hommes et femmes dans un renouvellement de leur statut social sont exprimées par des actes graphiques polymorphes. Le rapport au divin s'opère par l'écrit autant que par les objets. Les inscriptions sur les autels et les arbres sont bien plus qu'une simple comptabilité des pèlerins. Elles sont des invocations pour que le passage par le lieu connaisse une heureuse conclusion. Les castellets représentent de la communication au même titre que les inscriptions dans le registre des pèlerins ou sur les arbres. La réponse qui leur est faite s'étale dans le temps long avec des cailloux qui bougent ou ne bougent pas. C'est le langage des pierres. Les trois cailloux mis en place par les filles sont même concevables, soit comme la représentation d'une vulve, soit comme celle d'un cœur, certes mal fait mais, après tout, bien des cœurs sur arbres n'ont qu'un tracé approximatif. Comme les graffiti sur les arbres, ces castellets sont censés disparaître si Marie Madeleine s'oppose à l'union envisagée. Ce sont des messages éphémères. De même, il est admis que les couples reviennent sur les lieux d'une année sur l'autre, qu'ils aient communiqué par les tas de pierres ou par les inscriptions sur le tronc des arbres.

Les propos empruntent donc deux medias opposés, le végétal et le minéral, et par là-même deux itinéraires différents. Les arbres sont le véhicule des messages au départ de l'ascension, quand les couples doivent choisir le bon chêne comme confident de leur désir de fécondité. Ils assument le même rôle tout au long du bien nommé «chemin du Canapé», voie tortueuse dont l'accès est difficile mais qui permet aussi quelques haltes (bancs de bois) et digressions (diverticules). On y magnifie les couples par des associations d'initiales (Fig. 18) et par des cœurs gravés sur le tronc des hêtres. Au sommet de ce chemin, les mêmes messages se pétrifient. Un oratoire réceptionne les jets de pierres. Au niveau des premières marches de l'escalier qui monte à la grotte, entre forêt et falaise, on peut voir un tronc d'arbre en ciment de type rocaille (Fig. 19). Enfin, dans la cavité, les ex-voto sur pierre deviennent cordiformes.

A partir de l'hostellerie et des gros chênes, on peut aussi préférer la voie droite dite chemin des Roys, scandée d'oratoires (d'autels), au dos desquels les compagnons inscrivent leur nom. Quelques graffiti amoureux peuvent aussi y être déposés mais leur tracé, superficiel, s'estompe très rapidement. Quand les deux chemins se croisent, le visiteur a deux alternatives. Il peut poursuivre vers la grotte où le support des messages est également minéral. Il peut aussi pousser jusqu'à la crête où les tas de pierres constituent des messages en direction de Marie-Madeleine.

Les deux cheminements sont donc à la fois contrastés et opposés, entre une voie large et droite dite royale, conçue comme un accès direct à la grotte, bordée d'oratoires monumentaux¹⁵, et un chemin sinueux, moins aisé, ponctué de rochers dont certains incitent à la pause. Le premier semble l'accès officiel, celui des Compagnons, des religieux et des personnes aptes à rendre compte du ressenti de leur ascension. Le second est plus officieux, emprunté par les pèlerins qui

15 Ces sept oratoires représentant des scènes de la vie de Marie-Madeleine sont érigés en 1516 par l'archevêque d'Arles, Jean Ferrier.



Fig.16 - Oratoire dont la niche est remplie de petites pierres

Fig.17 - Ex-voto en pierre dans la grotte

Fig.18 - Initiales et millésime

Fig.19 - Tronc d'arbre façon rocaille sur les marches d'accès à la grotte



Fig.20 – Initiales avec dates de plusieurs passages (1987, 1988, 1989)

prennent le temps d'une flânerie et qui officialisent les raisons de leur passage sur un support non avénu. Le chemin des Roys est celui des supports culturels, des autels que l'on grave et où les inscriptions se pérennisent mais aussi un chemin où les chênes pubescents ne sont pas propices à la gravure. Le chemin du Canapé propose des supports naturels, des troncs de hêtres pour des messages jugés éphémères. Le premier chemin semble attester le passage des personnes seules, l'autre accueille manifestement les couples. L'ascension jusqu'au Saint Pilon à partir de la grotte réunit ces deux comportements puisque Compagnons, personnes seules et couples s'y rendent également pour y accomplir remarques ou invocations sur et à partir de l'élément minéral.

7. AMBIANCE ET DISCOURS

La Sainte Baume est un sanctuaire établi que l'on visite dans un but précis et connu et dont les caractéristiques

physiques répondent aux attentes des pèlerins et autres visiteurs. Toutefois, il n'est pas certain que la présence d'une entité surnaturelle soit indispensable aux sentiments et aux émotions que l'on éprouve pour un tel lieu. Une conjonction d'éléments naturels un tant soit peu exceptionnels pourrait suffire pour considérer un lieu comme différent des autres et susceptible d'accueillir des pratiques elles-mêmes inhabituelles. L'inscription sur arbre observée à Font de l'Oule illustre bien ce sentiment d'ambiance qui se dégage de la présence conjointe du rocher, de l'eau et des arbres : en fait, de leur existence mais aussi des sensations qu'ils suscitent à travers le bruit de la source, l'ombre dense des végétaux, etc.

Au vu des récits concernant la Sainte-Baume, on conçoit que le visiteur l'aborde dans toute son ambiguïté en tant que lieu de soulagement et d'épreuves qu'il saura dépasser parce que le contexte le veut et le permet. La recherche d'un émerveillement est patente. Le visiteur s'y dépasse en accédant à un inconnu dont il ignore finalement peu de choses. C'est « toute l'ambivalence d'un espace qui rassure et qui met à l'épreuve, qui isole et qui rassemble, qui favorise l'action et procure l'apaisement » (ACOVITSIOTI-HAMEAU 2018, p. 250).

L'arbre tient une large place dans le ressenti du sanctuaire magdalénien. Certains trajets sont sélectionnés pour leur métaphore amoureuse. Le chemin du Canapé constitue plus que les autres un parcours qui tient de l'idylle par ses ombrages et ses haltes. Cette zone arborée charme les couples qui s'apprentent à leur transformation sociale et l'expriment sur le tronc des arbres. Plus que d'autres

supports, ces troncs imposent une concision graphique. Le support n'est pas large et la gravure exige temps et énergie même sur un tronc lisse. Les graffiti, ici comme ailleurs, expriment plus que ce qu'ils donnent à voir. Une mise en abyme est même décelable : le graffiti sur arbre est lui-même le projet d'un arbre généalogique dans un contexte où amour, nuptialité et fécondité sont au cœur des demandes adressées à Marie-Madeleine¹⁶.

Le qualificatif éphémère qui est assigné aux inscriptions sur arbres n'est sans doute vrai qu'avec le recul du temps. Nous ne disposons pas de graffiti anciens sur ce type de support parce que l'arbre lui-même n'a pas une longévité excessive. Un hêtre vit deux à trois siècles, par exemple. Toutefois, il n'est pas certain que l'auteur d'un tel graffiti tienne compte de l'inéluctable brève existence de son support. « L'arbre, un élément du vivant, instable et éphémère par sa substance, est «pensé» comme stable et durable. Il est monumentalisé et immortalisé, en quelque sorte, pour pallier les incertitudes de la condition humaine » (ACOVITSIOTI-HAMEAU 2014, p. 66). Les scripteurs repassent d'ailleurs sur les mêmes lieux et signent de même leurs autres visites (Fig. 20) comme si l'écriture les obligeait à revenir, comme s'il fallait contrôler que le message est toujours présent et peut-être actif. On fait de même avec les castellets, preuve d'une véritable communication avec les entités que l'on sollicite. L'inscription prend ici l'allure d'un énoncé performatif au sens que J.L. Austin (1970) donne à ce terme : graver son nom rend possible la sollicitation même si celle-ci n'est pas exprimée en toutes lettres.

16 Juin 2017 : un couple avec deux petites filles et un moine qui semble de la famille descendent le chemin du Canapé. Près des premiers hêtres marqués d'initiales et de cœurs, le moine propose de faire une photo. Le couple s'assied sur une volée de marches et prend la pose, les enfants sur les genoux des parents : comme si se confirmaient par la photographie les raisons de monter jusqu'au sanctuaire. (notes personnelles).

BIBLIOGRAPHIE

- ACOVITSIOTI-HAMEAU A., HAMEAU P.H., LESCH R.
1993 *La décoration interne d'un cabanon de Cuges-les-Pins (13)*, in «Art Rupestre» 38, pp. 25-30.
- ACOVITSIOTI-HAMEAU A.
2005 *Côté colline. Pratiques et constructions de l'espace sylvo-pastoral en Centre-Var, Aix-en-Provence*, Presses Universitaires de Provence.
- 2014 *Les arbres qui font loi, les arbres qui font sens : la Provence intérieure* in CORVOL A. et al., *Regards sur la forêt*, Groupe d'Histoire des Forêts Françaises, Paris, L'Harmattan, pp. 66-77.
- 2018 *Sans guide et sans maître. Tâcherons, ermites et hors-la-loi dans l'espace forestier varois*, in HOTYAT M.T., DEREIX CH., GRESSEYER P., LORMANT F. (eds), *Forêt Refuge*, Paris, L'Harmattan, pp. 225-252.
- ADELL-GOMBERT N.
2006 *À la croisée des destins. Marie-Madeleine et les compagnons du tour de France*, in «Ethnologie française» 36, pp. 129-137.
- ALBERT-LORCA M.
1993 *Le «courrier du ciel»*, in FABRE D. (ed.) *Écritures Ordinaires*, Centre Georges Pompidou, Paris, Ed. P.O.L.
- ANONYME
1828 *Description de La Sainte-Baume, suivie d'une épître dédiée aux religieuses de l'étroite observance de Cîteaux, au sujet de la mort de Dom Augustin de Lestrangle, supérieur général de tous les monastères de la Trappe*.
- AUSTIN J.L.
1970 *Quand dire, c'est faire*, Paris, Ed. Seuil.
- BARRET P. et GURGAND J.-N.
1980 *Ils voyageaient la France*, Paris, Ed. Hachette.
- BEDART M.
2002 *Une typologie du haut-lieu ou la quadrature d'un géosymbole*, in «Cahiers de Géographie du Québec» 46, n. 127, pp. 49-74.
- BERTRAND R.
1995 *Présentation : pèlerins et pèlerinages dans le sud-est français*, in «Provence Historique» 182, pp. 485-494.
- BOYER A.
1975 *Le Tour de France d'un Compagnon du Devoir*, Paris, Imp. du Compagnonnage.
- FABRE D.
1986 *Le sauvage en personne*, in «Terrain» 8, pp. 6-18.
- FRAENKEL B.
1992 *La signature, genèse d'un signe*, Paris, Gallimard.
- FROESCHLE-CHOPARD M.-H.
1994 *Espaces sacrés en Provence (XVIe-XXe siècle) : cultes, images, confréries*, Paris, Ed. du Cerf.
- 1995 *Lieux de pèlerinage : lieux de rencontre des laïcs et des clercs*, in «Provence Historique» fasc. 182, pp. 495-507.
- HAMEAU P., VAILLANT D.
2000 *Témoignages d'art schématique d'époque moderne à l'extrémité septentrionale du Vercors*, in «Bulletin de la Société Préhistorique Ariège-Pyrénées» LV, pp. 117-138.
- HAMEAU P., ROBBE J.
2014 *Peintures et gravures pariétales dans la combe de Chenevoeye (Engins, Isère)*, in «La Pierre & l'Écrit» 25, pp.5-33.
- HAMEAU PH.
2010 *Nouveaux abris à peintures à Fontaine-de-Vaucluse (Vaucluse)*, in BEECHING A., THIRIAULT E., VITAL J. *Economie et Société à la fin de la Préhistoire*, «DARA» 34, pp. 359-371.
- 2015 *Des «arbres généalogiques» dans le Var*, in «Cahier de l'ASER» 19, pp. 67-74.
- HAMEAU PH., RIOU V.
2011 *Les espaces de la jeunesse : ce merveilleux Carami*, in «Cahier de l'ASER» 17, pp. 1-13.
- MONTAGNES B.
2001 *Le pèlerinage provençal à Marie-Madeleine au XVe siècle*, in «Revue des sciences philosophiques et théologiques» 85, pp. 679-695.
- MONTENAT C., GUIHO-MONTENAT M.-L.
2009 *Graffiti de pèlerins (XVIIe - XVIIIe siècles) au sanctuaire de Marie-Madeleine à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume*, in «Cahier de l'ASER» 16, pp. 93-109.
- PAPON J.-P., BARROIS J.-P.
1780 *Voyage littéraire de Provence contenant tout ce qui peut donner une idée de l'état ancien & moderne des Villes, les Curiosités qu'elles renferment ; la position des anciens Peuples, quelques Anecdotes littéraires, l'Histoire-Naturelle, les Plantes, le Climat c. & cinq Lettres sur les Trouvères et les Troubadours*, Paris, Barrois l'ainé Lib.
- POUYETO J.-L.
2011 *Manouches et mondes de l'écrit*, Paris, Ed. Karthala.
- SAMANNI D.
1995 *Les « Livres des pèlerins » de la Sainte-Baume*, in «Provence Historique» 182, pp. 575-582.
- SEIGNOLLE C.
1963 re-éd. 1996, *Le folklore de la Provence*, Maisonneuve et Larose.